« Un bâton ne se transformera jamais en crocodile même s'il reste un siècle dans de l'eau »

Max Lobé
Écrivain suisse d'origine camerounaise

Raymond Mbassi Atéba : *Vous avez plusieurs casquettes dans les métiers de la culture : écrivain, programmateur de la Place Suisse au Salon international du livre et de la presse de Genève et contributeur dans les journaux* Le Temps *(Genève) et* Le Monde *(France). Comment êtes-vous arrivé dans l'écriture ?*

> Max Lobé : L'écriture pour moi était un moyen de raconter mes réalités de jeune immigré africain à mes amis européens. Il s'agissait de leur raconter des histoires (faits divers, anecdotes, etc.) avec lesquelles j'ai grandi en Afrique, au Cameroun.

RMA : *Vous êtes, entre autres, nouvelliste et romancier. Trois romans à succès déjà :* 39 rue de Berne*,* La Tri-

nité bantoue, Confidences *sont autant de textes qui vous distinguent. Pourquoi privilégiez-vous le roman ?*

> ML : Pour les publications, je privilégie le roman parce que je trouve là une forme d'expression complète : commencer une histoire et la raconter dans toutes ses facettes. Avec le roman, je trouve que je peux donner davantage d'épaisseur à mes personnages.
>
> Par contre, la nouvelle (une forme d'expression écrite que j'aime beaucoup aussi) reste pour moi, à ce niveau de mon parcours, une forme d'exercice d'écriture : c'est en écrivant qu'on devient écrivain. Mais rien n'exclut qu'un jour, lorsque je serai près, de publier un recueil de nouvelles. C'est un exercice beaucoup plus contraignant que le roman.

RMA : *Quel sentiment avez-vous de votre identité au-delà des appartenances réductrices à telle ou telle origine que vous avez en partage ?*

> ML : C'est une question difficile pour un Bantou vivant en Suisse que je suis. J'aborde amplement cette question dans mon roman à paraître en février 2016. Dans ce livre, je vais sur les traces de Um Nyobè dans le village de Song Mpeck dans la Sanaga Maritime. J'en profite pour essayer d'apporter des éléments de réponse à votre question. Donc soyez encore un peu patient et vous aurez bientôt une réponse assez claire.

RMA : *Entre-deux, tiers-espace, non-lieu, écritures diasporiques, etc., sont autant d'académismes qui servent à*

désigner des écrivains comme vous à cheval entre plusieurs allégeances… Cela permet-il de vous situer ?

> ML : D'une part, oui, je suis dans l'entre-deux comme le disent les universitaires. Il suffit de lire mes textes pour s'en apercevoir aisément. Je parle très souvent aussi bien de l'Afrique que de l'Europe. C'est mon parcours de vie qui m'y mène naturellement. Mais d'autre part, je prends un peu (juste un peu) mes distances avec cette nouvelle catégorisation. Je considère qu'on ne peut pas vivre pendant près de douze ans dans un pays (la Suisse) sans prendre un peu de ses us et coutumes. Ce serait simplement être un robot. Par contre, on dit chez nous qu'un bâton ne se transformera jamais en crocodile même s'il reste un siècle dans de l'eau. Il y a donc une partie profonde de moi qui, je crois, ne changera jamais. Et je l'espère vraiment.

RMA : *Parmi les critères définissant les minorités littéraires, selon Kafka, il y a celui de déterritorialisation de la langue. Dans votre cas, on peut dire, au nom de votre double allégeance, que vous vivez au moins deux déterritorialisations dans votre écriture : celle de la langue française de la Suisse romande où vous vivez, celle du français camerounais auquel sont associés certains camerounismes ! Est-ce pour autant que vous vous sentez un écrivain minoritaire ?*

> ML : Je n'ai jamais eu le sentiment de me sentir minoritaire dans mon métier. C'est vrai que le français de Suisse ou celui du Cameroun sont assez minoritaire dans la grande Franco-

phonie linguistique qui, soit-il souligné en passant, me tient beaucoup à cœur. Mais non, je ne me sens pas minoritaire. Je crois que ma façon d'écrire ne convient pas à beaucoup. On se demande toujours si c'est du bon français que j'utilise. Mais c'est un vieux débat : avant moi, beaucoup d'écrivains suisses ou camerounais ont eu à essuyer de telles remarques.

RMA : *Je vois une écriture maîtrisée, qui porte la trace de vos origines… simple choix d'écriture ou propension naturelle à ne laisser aucune part de votre identité ?*

ML : Il n'y a aucun calcul dans la langue que j'utilise pour écrire. D'ailleurs de quelle langue parlons-nous ? J'utilise le camfranglais lorsqu'il sied à un personnage. Je ne vais simplement pas faire parler une vendeuse de beignets dans un coin de rue de Douala comme s'il s'agissait d'une princesse de je ne sais quel royaume occidental. Non. Ce n'est pas vraisemblable. J'ai toujours privilégié deux notions, à mon sens importantes, pour la création littéraire : la cohérence et surtout la vraisemblance.

RMA : *Peut-on légitimement considérer l'écrivain africain aujourd'hui, d'un point de vue esthétique, comme un écrivain minoritaire ?*

ML : Mais, cela me semble être une mauvaise considération. Tous les écrivains africains ou d'origine africaine n'ont pas la même esthétique, ni forcément le même univers. Il faut faire attention aux généralisations.

RMA : *Que pensez-vous finalement de l'arbitraire des classifications et catégorisations dont souffrent les écrivains contemporains par rapport aux centres ?*

> ML : C'est dommage. Il est fort réducteur de classifier comme ça sur la base de quelques critères tel ou tel artiste. Je crois que les choses sont bien plus compliquées.

RMA : *On parle d'« Afrique-sur-Seine » pour évoquer, entre autres, des écrivains d'origine africaine établis à Paris. Ici je souhaite parler de l'« Afrique-sur-Léman »... est-ce excessif pour évoquer ces écrivains d'origine africaine établis en Suisse romande ? Cette expérience singulière vous particularise-t-elle par rapport aux diasporas afro-parisienne, londonienne, bruxelloise, etc. ?*

> ML : Je crois simplement qu'il s'agit de parcours de vie. Afrique-sur-Léman me paraît, une fois de plus, réducteur. Je crois être bien plus complexe que ça. J'ai plusieurs influences. J'ai vécu en Suisse italienne. J'ai eu des séjours à Berlin, etc. J'entends, mon influence n'est pas que lémanique, même si je vis à deux pas du lac Léman.

RMA : *On n'a pas accès à vos romans au Cameroun, comme ceux d'ailleurs de beaucoup d'écrivains africains publiés en Occident. Qu'est-ce que cela vous fait d'être, pour parler en Camerounais, un coq ailleurs mais un poussin dans votre terre natale ?*

> ML : [*Rires.*] Je ne sais pas si je suis déjà un poussin chez moi. Il faut encore beaucoup bosser pour parvenir à être un poussin au Cameroun. Je ne suis absolument pas distribué

au Cameroun. Le sujet ici est celui de la distribution des produits culturels en Afrique. C'est un problème qui dépasse largement l'artiste lui-même. Il faudrait mener un débat beaucoup plus large pour voir comment faire participer activement l'Afrique dans le grand concert des politiques mondialisés de l'art et du livre en particulier.

RMA : *Le livre en format de poche est privilégié en Afrique. Pensez-vous que les raisons économiques ordinairement évoquées pour justifier le retard de certains pays d'Afrique dans l'économie culturelle globale soient fondées ? Que suggérez-vous pour booster la vie littéraire en Afrique subsaharienne ?*

ML : Le format Poche est certes moins cher. Mais quel auteur édité en format Poche, par quel éditeur ? Les enjeux financiers ne sont pas négligeables. Moi je propose une sorte de coopération entre les éditeurs du Sud et ceux du Nord, bien plus forts, pour du moins permettre aux Africains de lire leurs auteurs qui ont percé (ou pas) en Occident.